CONTE RUSSE

LE PETIT BOSSU MALÉFIQUE

Ce soir-là, la vieille Malania venait de préparer le dîner, c'est-à-dire cette soupe que l'on nomme « bortsh » avec le gruau noir appelé « kasha » et se mettait en devoir de disposer tout cela sur la table de la pièce principale de l'isba, en attendant le retour de Fédor, son mari, lorsqu'on frappa timidement à la porte.

— C'est encore trop tôt pour Fédor, se dit la brave femme. Qui cela peut-il bien être ?

D'un pas lent, elle alla ouvrir.

Sur le moment, elle prit le nouveau venu pour un enfant à cause de sa petite taille. Mais elle vit bientôt que c'était un bossu dont

la barbe blanche faisait rejeter toute idée de jeunesse. Le petit homme entra, secoua la neige qui couvrait ses vêtements, et déclara :

— Ouf ! Qu'il fait bon être à l'abri !

Malania voulut le faire passer dans la grande pièce mais le petit bossu y était déjà, évoluant comme chez lui, avec un sans gêne extraordinaire.

— Ah ! ah ! fit-il à la vue du dîner préparé pour Fédor, on va pouvoir se régaler à ce que je vois !

Et, résolument, il se mit à table.

Ceci déplut à la vieille Malania qui, pourtant, accueillait toujours fort bien les voyageurs.

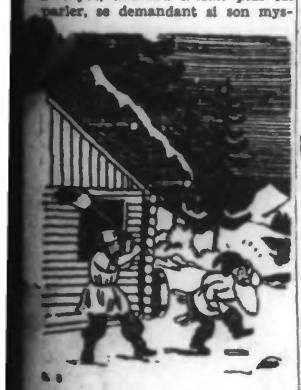
— Qui es-tu ? demanda-t-elle assez rudement.

Alors, le petit bossu darda vers elle un regard rouge, diabolique, et sourit en découvrant des dents jaunes et pointues comme celles des loups.

— Je m'appelle Boulijnik, fit-il.

Et il jeta un coup d'œil affamé sur la soupe et sur le « kasha ».

Effrayée, Malania n'osait plus lui parler, se demandant si son mys-



térieux visiteur n'était pas le diable en personne. A ce moment, Fédor fit son apparition. Aussitôt qu'il vit le petit bossu, il pâlit et se tourna vers sa femme.

— Pourquoi as-tu laissé entrer cet être malfaisant ? fit-il. Ne sais-tu pas qui il est et ce qu'il vient faire ?

Et, marchant résolument vers le dénommé Boulijnik, il tonna :

— Hors d'ici, fils de Satan ou, par ma foi, je te tords le cou et je te fais rôtir !

Trop tard, ricana le bossu. J'y suis, j'y reste et avec tous mes maléfices. Il ne fallait pas me laisser entrer !

Fédor s'avança... Mais alors le petit bossu lui cracha à la figure et l'obligea à reculer. Après quoi il attira à lui le pot plein de soupe et se mit à lapper comme un chien, éclaboussant toute la table. Ce spectacle était vraiment répugnant et Fédor, saisissant un gourdin, voulut corriger d'importance le dégoûtant personnage. Aussitôt, tous les objets se trouvant dans la pièce parurent s'animer d'une vie diabolique et tournoyèrent en sifflant autour du vieux paysan, se heurtant avec fracas les uns contre les autres.

Boulijnik, lui, continuait à lapper sa soupe, sans paraître s'apercevoir de tout ce désordre.

Dans un coin, Malania pleurait à chaudes larmes, se demandant comment tout cela allait finir.

Le petit bossu, ayant vidé tout le pot de soupe, jeta un regard vers le « kasha », ouvrit la bouche, et tout le gruau se précipita d'un seul coup dans cette gueule béante.

— Voilà qui est bien, dit le bossu en faisant claquer sa langue. Donne-moi du thé, femme, au lieu de geindre.

Et la vieille Malania sentit que ses jambes marchaient malgré elle pour satisfaire les ordres de l'affreux bossu.

— Que veux-tu de nous? Demanda enfin Fédor. Nous sommes de pauvres gens qui ne cherchent noise à personne et tu es venu bouleverser toute notre vie.

— Ce que je veux ? Je veux vivre ici. Me faire nourrir par vous deux. Et quand vous serez épuisés, j'irai ailleurs... Mon thé ! vivement !

Les jours qui suivirent furent horribles. Fédor et Malania ne pouvaient même pas espérer quelque secours du dehors car, s'ils sortaient, le bossu leur donnait une telle apparence que tous s'écartaient sur leur chemin, les traitant de maudits.

Fédor savait que le pouvoir de Boulijnik serait nul s'il parvenait à l'attirer dehors mais jusqu'alors ses ruses étaient restées sans succès. Que faire, hélas, que faire pour déloger ce malfaisant parasite ? La pauvre Malania maigrissait à vue d'œil, surmenée par les exigences sans cesse croissantes du petit monstre. Quant à Fédor, accablé de honte, il ne disait mot mais, rongeant son frein, il cherchait un moyen de sortir de cette situation lamentable.

Ce fut une solution des plus simples qui lui donna la victoire. Poussé par une inspiration soudaine, Fédor enduisit une chaise de glu et s'arrangea pour y faire asseoir son indésirable pensionnaire. En un tour de main, Fédor eut traîné hors de l'isba chaise et bossu et celui-ci reçut une de ces magistrales corrections qui comptent dans la vie d'un homme, fut-il envoyé du malin. Tout le village, accouru au bruit, voulut y mettre la main mais lorsqu'on voulut pendre Boulijnik, ce dernier, enfin décollé de sa chaise, s'enfuit si rapidement que personne ne put le rejoindre. Il n'a jamais reparu au village et Fédor et Malania, ayant retrouvé leur vie tranquille, savent qu'il ne reviendra pas se frotter à eux.

Lamouche.

Petites curiosités du Monde entier

—0—

L'ARBRE-CHAPELLE

Ce magnifique chêne qui a plus de 900 ans, se trouve à Allouville, en Normandie.

On a construit dans sa ramure, au XVIIe siècle, deux petites chapelles superposées.

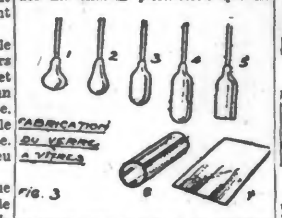
La circonférence de cet arbre, à la base, est de près de 10 mètres. Inutile de dire que le chêne d'Allouville attire de nombreux visiteurs.

Histoire des inventions et découvertes

LE VERRE

Pline attribue l'invention du verre aux Phéniciens.

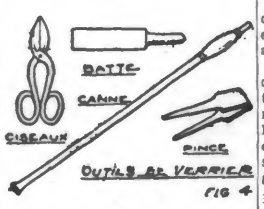
...Des marchands de natron ou carbonate de soude s'arrêtèrent un jour sur le rivage d'un fleuve et posèrent les marmites contenant les aliments nécessaires à leur repas sur des blocs de natron provenant de leur cargaison. La soude, sous l'action du feu, se combina avec la silice du sable du rivage et des ruisseaux de verre en fusion commencèrent à se former sous les marmites au grand ébahissement des marchands phéniciens qui ne



comprenaient goutte à la création de ce liquide nouveau !...

Cette histoire est généralement admise et on la retrouve dans la presque totalité des ouvrages traitant l'historique du verre. Cependant s'il est certain que le verre était connu des phéniciens, il est fort probable que sa découverte remonte à une époque encore plus reculée que celle de la civilisation phénicienne. On a retrouvé en effet, dans les sépulcres de Thèbes et de Memphis des momies parées d'ornements en verre et l'Ecriture Sainte, elle-même, parle deux fois du verre.

Les Egyptiens savaient tailler et colorer le verre. Dans l'antiquité Tyr, Sidon et Thèbes furent les grands centres de l'industrie du verre et des verreries existaient à l'embouchure du fleuve Bélos, en Phénicie, 370 ans avant Jésus-Christ. Les Egyptiens expédièrent à Rome leurs travaux de verrerie et l'on estime que les Romains connurent le verre plus de deux siècles avant J. C. Par la suite,



Rome devint très forte dans cette industrie et sous Alexandre Sévère (230 ap. J.-C.), les verriers occupaient à Rome un quartier spécial.

La Gaule et l'Espagne ne tardèrent pas à suivre le mouvement. Au Xe siècle, les verriers byzantins approvisionnaient l'Europe de leurs verreries renommées, mais ils furent obligés d'aller se réfugier à Venise après la prise de Constantinople en 1203. Les verriers Vénitiens étaient fort jaloux de leurs secrets de fabrication ; d'ailleurs la république de Venise punissait très sévèrement l'exportation des recettes et des matières premières et elle poussa cette tyrannie jusqu'à isoler ses verriers dans l'île de Murano. Ce sont les Vénitiens qui découvrirent le secret d'étamer les glaces, cette révolution véritable dans l'industrie des miroirs s'accomplit au XIIIe siècle.

Puis les Allemands succédèrent aux Vénitiens à la tête de l'industrie du verre et bientôt les Bohémiens suscitèrent l'admiration du monde entier avec leurs fameux verres colorés de Bohême. Gaspard Lehmann, artiste allemand, découvrit l'art de graver et de tailler le verre en 1612. Quant au cristal, les Anglais le fabriquèrent pour la première fois au XVIIe siècle.

Fabrication du verre. — Le verre est un mélange de silice (sable pur) et d'un oxyde métallique alcalin ou terreux (potasse, soude, chaux, alumine), qui donne naissance à des silicates de potasse, de soude, de chaux, d'alumine.

Les composants sont donc mélangés, puis calcinés, puis chauffés dans des creusets que l'on glisse dans des fours dont la température est amenée progressivement jusqu'à 1.200°. La masse se vitrifie, on la brasse, on l'écume, on la décolore ou on la colore suivant l'espèce demandée et on refroidit jusqu'à 800°.

A ce moment, la masse de verre est assez visqueuse pour être travaillée.

(A suivre). G. C.

Les exploits de Taupinet

Petit jeu

De qui sont les paroles ci-après et dans quelles circonstances ont-elles été prononcées ?

« Le style est l'homme même »

Ces mots sont les paroles authentiques et non pas, comme on le dit par erreur « Le style c'est l'homme ».

Cette phrase du discours de réception de Buffon à l'Académie est en littérature l'objet de fréquentes allusions.

Cet aphorisme signifie que, tandis que le fond des découvertes scientifiques devient la propriété commune de l'humanité, la manière de les exprimer, le « style » reste un don personnel à l'écrivain par où se marquent son talent et son originalité propres.

LES ÉLÉPHANTS D'HAROUN-AL-RASCHID

Le grand calife Haroun-al-Raschid, le héros des Mille et une Nuits, a envoyé son grand vizir Giafar porter des présents à l'un de

ses puissants voisins dont il veut conquérir l'amitié. En échange, ce dernier lui envoie dix-huit éléphants.

Le calife accoudé à une fenêtre de son palais attend le retour de son messager. Voici que, justement, il aperçoit le premier des éléphants, présent et gage d'alliance du prince voisin, qui débouche dans la cour d'honneur...

Reconstituer cet éléphant.

Promenades et curiosités du monde entier

Pauvre bébé

Il était encore d'usage, dans les campagnes, il y a à peine cinquante ans, de mettre les jeunes enfants dans ces troncs d'arbres

évidés. La mère pouvait alors vaquer à ses occupations sans s'occuper de l'enfant. Mais il y avait un grave inconvénient, c'est que le bébé, qui était soutenu par les épaules, pouvait à la longue devenir estropié.

POURQUOI...

« Monter sur ses grands chevaux »

Les Chevaliers du Moyen Age avaient dans leurs écuries deux sortes de chevaux. Le palefroi, dont le nom, tiré du latin, signifiait cheval de poste, était monté comme cheval de parade par les chevaliers ; c'était aussi la monture des châtelaines. Son rôle n'exigeait donc pas de lui de grandes qualités de résistance.

Le destrier, ainsi appelé parce qu'on le conduisait par la main droite avant de se mettre en selle, était au contraire le cheval de bataille. Protégé par une lourde carapace métallique, portant un cavalier lui-même bardé de fer et armé de pied en cap, destiné à fournir de longues marches et à supporter les rudes chocs de la bataille, il devait être d'une extrême robustesse. Aussi était-il plus grand, plus fort, plus lourd que le palefroi. Quand les chevaliers montaient sur leurs grands chevaux, c'est qu'il ne s'agissait plus de parader, mais d'aller venger quelque offense et de guerroyer.

Aussi l'expression est-elle restée avec le sens de prendre les choses avec hauteur, sans intention de transiger et de composer avec l'adversaire.

LE COIN DU BROUTTEUX

Bonne récompense

Comben que j'sus heureux d'archevoir des nouvelles des gas du Nord aux armées. Y sont tertus parelles à l'inne l'aute, car, au fond, ch'est toudis l'devise du Broutteux : « Y n'a rin d'si beau qu'sin pays », qui ervint par deseur.

L'in y dit : « Cette guerre nous fait connaitre le prix du foyer, l'amour du sol natal. »

In aute : « Je vous adresse, au nom de tous, nos remerciements remplis d'émotion ; celle que l'on ressent quand on évoque la petite patrie dont nos cœurs sont remplis. »

In v'la chi inne que je n'peux, quasimint po, faire autermint que de l'faire connoite tout intire à mes lijeux. Wetti ; le v'la :

« Cher Broutteux,

« Comme une bouffée d'air du pays natal, je viens de recevoir votre intéressant recueil de chansons et pasquilles qui me fait grand plaisir et je vous en remercie de tout cœur, ainsi que mes camarades du Nord aux armées. En parcourant les pages de votre intéressante édition, on se sent transporté dans notre cher Petit Coin.

« Votre article : « Bêtes et gins », paru dans le dernier Coin du Broutteux, pour ma part, à propos de chiens, il m'a rappelé une de vos histoires que nous racontait, en famille, notre père ; elle s'intitulait, je crois : « Une bonne récompense. » Ne pourriez-vous nous la donner dans un de vos prochains Coins du Broutteux? Nous vous en serions bien reconnaissants.

« Votre admirateur :

H. Duponchel. »

Si fait, j'm'in vas donner cheulle « Bonne récompense » qui a fait tant d'plaiji chaque fos que j'l'ai récitée sus l'théâtre vin les concerts !

Inne visse Madame qu'ill' restot vin inne visse majon d'campane de l'z'invirons d'Tourco, ill' avot in beau p'tit tchin, blanc et d'jaune, qu'in app'lot Finette. Ch'étot l'pus belle petite bête qu'in n'avot jamais vu d'la vie. Y courot silfos par derrire l'z'équipaches in faijant si ben auow2! ouaw ! que ch'étot in vrai plaiji de l'vir, et avec cha qu'ill' étot si amiteuse !

Par in beau jour, l'marchand d'lait qui rapportot s'pinte tous les matins y dit à Jérôme l'domestique de l'campane :

— Je n'sais po, mais j'ai comme vu des p'tits capenouls qui trainottent, chi, vin l'z'invirons ; y z'ont crié inne paire de fos après l'petit tchin d'Madame... A m'mote qui vous faurot ben faire attintion si vous n'volez po qui soche pris.

— Je l'ai vu aussi y dit Jérôme. Dimanche passé y m'ont suvi jusqu'à Tourco par derrire l'voture. Si j'aros laichi Finette à terre, ill' arot été inlevée. Aussi, j'm'in vas ben faire attintion.

Jérôme a eu bel à faire attintion; huit jours après, par in soir qui faijot brin, Finette étot inlev... !

Cha ch'est braire et s'délaminter qu'ill' a fait Madame ! In arot dit qu'ill' avot perdu s'nhomme et tous ses afants !

— Acoutez, Madame, y dit Jérôme, j'm'in vas l'faire mette sus les journals ; j'ai l'idée qu'in va v'nir rapporter l'petite Finette.

— Bah ! oui, qu'ill' dit Madame in ressuyant ses is, avec sin moucho, on ne la verra plus. O ma Fi... i... nette !

Jérôme s'in va tout drot faire mette vin les journals :

« Il a été perdu un petit chien répondant au nom de Finette. Il est blanc, jaune, tacheté de mouches marron avec un collier à son cou blanc en cuivre. Bonne récompense à qui le rapportera à l'adresse ci-dessous :

Et y a mis l'adresse de s'dame.

— J'sus seûr, y s'dit Jérôme, que j'vas vir mes deux gaillards rapporter m'petite Finette.

Comme de fut faite : deux jours après in veyot les deux garchonnals duhuter sus l'route... Y n'd'avot in qui t'not Finette vin ses bras, in l'caressant.

— Vas-y l'premi ; mi j'attindrai chi sus l'pavé, y dijot l'pus grand au pus p'tit, in partagera...

— J'sus contint, qui répond l'aute.

Et y va sonner à l'grille.

Jérôme y vint et y vot tout d'inne à tchi qui a affaire. Ch'étot les deux p'tits vôrins qui s'étottent à l'affût d'Finette tout d'pus tros semaines...

— J'vins rapporter in p'tit tchin qu'j'ai trouvé, y dit c'garchon ; ch'n'est po sti qui est martchi sus l'journal ?

— Si fait, y répond Jérôme ; ch'est l'petite Finette. Rintres, Madame ill' va jolimint ête continte !

Y il fait traverser in salon et deux, trois piches, y prind l'tchin, y l'donne à l'métchenne et y conduit l'oti vin inne grande cour carrée.

— Euch'teur, y li dit Jérôme, vous aliez avoir vou récompense.

Et y attrape in fouet et y queminche à donner du clachiron sus les djampes du garchon qui faijot l'tour de l'cour in courant et Jérôme par derrire avecque s'clachoire qui dijot : tin... tin... v'la t'récompense... clic ! clac !

— Ah ! laie, laie ! oh ! io ! io ! y criot l'voleur de tchins.

Si ben, qu'à la fin, Jérôme y ouverre l'porte au garchonnal qui traverse l'maison in courant, ses d'jambes par deseure s'tête...

L'aute, qui attindot po fort long d'la, in l'veyant raccourir essin y li d'mante :

— Comben qu't'as eu ?

In colère d'avoir été erjoint essin, l'garchonnal y répond à sin copagnon :

— J'ai eu la mitan de l'récompense, vas-t'in toheure l'reste.

Et v'la l'oti qui rinte à l'majon et d'mante à Jérôme l'aute de mitan de l'récompense.

Faut po d'mander tchet carrousel qui a fait aussi à coups d'clachoire sus ses fesses et ses mollets.

Et v'la l'métchenne qu'ill' se met à courir, aussi, par derrire avec sin manche à ramons, tcheu ducasse pou l'garchonnal !

Sitôt que l'porte ill' a été ouverre y n'a po d'mandé sin reste, saves. Y a filé comme inne flèche à travers l'vesse'-tire, l'vessetibure et y n'a po cachi après sin compagnon.

Courir, mes gins, courir qui a fait jusqu'à s'majon d'u que j'sus ben seûr qui n'a po raconté l'bonne récompense qui y'not d'archevoir !

Jules Watteeuw.

* Feuilleton du « Journal de Roubaix » du 21 mars. — N° 11. *

LE BONHEUR DES AUTRES

par Pierre DHAËL

Une gravité sereine, l'extrême douceur d'un sourire à peine esquissé, accentuaient la perfection classique du visage de Michelle. Sous le tulle, son teint délicat prenait une rosseur translucide ; et, dans ses yeux noirs, luisaient des paillettes dorées, comme joue le soleil dans le regard lointain des saintes de vitrail.

Elle appuyait sa petite main gantée sur le bras de son parrain, l'amiral de Sauverte, rutilant de décorations que lui avaient décernées les nombreuses cours étrangères auprès desquelles il avait été envoyé en mission.

De l'autre main, elle retenait sur sa poitrine une gerbe immaculée de lis et d'arums, d'un geste virginal qui la faisait ressembler, plus qu'à une mariée, à une blanche moniale qui va prononcer ses vœux éternels.

Une expression d'orgueil satisfait, d'amour victorieux et de fierté contenue, éclatait sur le visage de Raoul Daubry et jusque dans son attitude faite d'élégance et d'un peu de raideur.

Sa mère s'avançait dans un bruissement de moire violette ; une énorme broche de diamants soulignait sa vaste poitrine ; des pierreries rutilaient aux fortes phalanges de ses mains, tandis qu'elle enfilait avec effort ses gants neufs.

Modeste et belle, la comtesse de Sauverte, en voile de soie noire fleurie de dessins blancs, offrait, par sa distinction suprême, un contraste involontaire et frappant avec la mère de son futur gendre.

Semblables à six boutons de roses dans leurs robes mousseuses d'organdi, couleur fleur de pêcher, les six demoiselles d'honneur pépiaient comme un nid de fauvettes, tandis que, dans leurs bras nus, reposait un bouquet d'épis de blés, de bluets et de coquelicots.

Le maître de cérémonies, venu de Tours pour régler l'ordonnance des fêtes et du banquet, d'un geste, leur imposa silence.

Puis, depuis près de la balustrade de pierre, une liste à la main, il appela, deux par deux, d'une voix sonore, les invités qui devaient former le cortège.

Au fur et à mesure de son appel, chaque couple descendait le perron et se rangeait dans l'avenue des deux côtés de laquelle les paysans s'étaient massés.

Au milieu de leurs acclamations, le cortège se mit en marche. Quatre petits garçons habillés en pages soutenaient la longue traîne de satin blanc. Un gentil bambin de trois ans, rond et rose, blond et joufflu comme un chérubin de Murillo, marchait seul, gravement, en tête du défilé, portant à deux mains le missel de la mariée, relié de maroquin blanc.

Sous le porche du XIIe siècle de l'antique église, entouré des enfants de chœur, le curé revêtu de la chasuble d'or des grandes fêtes, accueillit les futurs mariés et les précéda jusqu'au chœur.

Rien n'avait échappé au regard tranquille du vieux prêtre, si lucide sous le pli des paupières tombantes ; ni la mélancolie souriante de Michelle, ni le rayonnement victorieux du fiancé.

Tandis que courbé au pied de l'autel il articulait d'une voix cassée les premières paroles de l'office divin :

— Mon Dieu, priait Michelle, le front caché dans ses mains, faites que je sois une épouse dévouée, aimante et fidèle ; aidez-moi à donner à mon mari le bonheur que je n'espère pas pour moi.

Retirant ses gants, elle prit son mouchoir de dentelle pour essuyer deux larmes qui perlaient à ses cils. Une silhouette fière, martiale, en brillant uniforme rouge et bleu, se levait, malgré elle, du fond de sa mémoire, tandis que ses yeux bleus, portant dans leurs prunelles l'infini des déserts, lui adressaient un tendre reproche.

Impitoyable pour elle-même, elle chassa la vision qui se refusait à fuir, mordant de ses dents nacrées le fin tissu brodé du mouchoir, se raidissant pour rompre à jamais avec cette image qui avait éclairé toute sa jeunesse.

Lorsque, la cérémonie terminée, Michelle parut sur le seuil au bras de son mari, les bravos éclatèrent, tant était beau le couple qu'ils formaient.

La sacristie était trop petite pour contenir l'affluence de monde venue de tout le département, la foule s'était massée sur la petite place ombragée de platanes, devant l'église. Les mains se tendaient à mesure que passait Michelle qui s'arrêtait devant chacun, recevant les félicitations, les accolades, les baisers, les compliments enthousiastes.

Raoul Daubry rayonnait, serrait les mains, remerciait. Toutes ces démonstrations chaleureuses qui affluaient vers sa femme, il les recueillait au passage et les croyait destinées à lui-même, avec cette puissance d'infatuation masculine qui joue toujours en semblables circonstances.

Il ne doutait pas davantage du bonheur de Michelle, radieux de la posséder et persuadé qu'elle devait être non moins radieuse de lui appartenir.

Sérieux peu habitué aux femmes beaucoup plus occupé jusqu'à présent à obtenir ses brevets d'ingénieur qu'à conquérir des cœurs féminins, plus intéressé par les hauts-fourneaux, les machines, les réactions chimiques, et les turbines, que les expériences sentimentales, il avait subi le choc de la beauté de Michelle avec une violence qui l'avait surpris et désarmé. Particulièrement épris, il prêtait à sa femme ses propres sentiments, et croyait deviner, sur ce beau visage secret, les traces de la passion contenue que lui-même ressentait si vivement.

Pendant le retour du cortège sous les arcs de triomphe du village et de l'avenue, et l'entrée triomphale des mariés dans les salons encombrés de fleurs rares et de brillantes toilettes, la foule joyeuse des paysans avait de nouveau envahi le parc.

Assemblés dans la cour d'honneur, ils appelèrent de leurs acclamations le jeune couple. D'un geste charmant, Michelle prit la main de Raoul et, comme une gracieuse souveraine, s'avança avec lui sur le perron.

Au milieu des groupes compacts, un cercle s'écarta, entourant une jeune fille du village, en longue tunique blanche comme une jeune vestale, qui tenait dans ses doigts tremblants une immense feuille de papier liée de rubans. Auprès d'elle, sa dernière sœur, un bébé de deux ans tout frisé, disparaissait sous l'énorme touffe de glaïeuls blancs qu'elle ensserrait maladroitement entre ses petits bras dodus.

D'une voix émue, la jeune fille lut à Michelle l'épithalame dû à la collaboration de l'instituteur, de l'épibrave homme infirme et musicien, cier qui taquinait les muses, et d'un Les villageois approuvaient de la tête les passages à leur goût, et les bonnes femmes soulignaient par des murmures de satisfaction les paragraphes attendrissants.

Quand la jeune lectrice se tut et que les applaudissements se furent calmés, Michelle, avec une exquise simplicité, embrassa l'interprète de tous, félicita les trois auteurs du compliment, qui rougirent d'orgueil, et remercia tous les habitants de Saint-Viran.

Son petit discours fut improvisé avec tant de grâce, de tact et de gentillesse émue, qu'Roger, charmé, se promit d'user de ce talent de sa femme quand il lui faudrait, en des congrès industriels, prononcer des toasts à la fin des banquets.

Toute la journée, sous les ombrages, paysans et invités avaient dansé, erré, chanté, vidé des coupes que les serveurs rapides, infatigables, portaient sur leurs plateaux d'allées en allées de bosquets en bosquets.

Ayant bu beaucoup de champagne, les jolies demoiselles d'honneur de plus en plus folettes, avaient déchiré leurs robes vaporeuses aux buissons du parc où, lassés de danser, elles avaient entrepris entre elles des parties de cache-cache.

Elles s'étaient fait photographier plus de dix fois par le photographe venu de Tours, qui affirmait n'avoir jamais vu mariée si ravissante, ni fête si exquise dans un cadre aussi enchanteur.

Maintenant, le crépuscule dorait les cimes des peupliers et des cèdres du parc ; l'ombre commençait à bleuir la vallée qui s'étendait à perte de vue derrière le château.

La jeune mariée, sa longue traîne de satin relevée sur son bras droit dans un geste de grâce adorable, n'avait cessé de conduire son mari de groupe en groupe, parlant à tous, laissant à chacun un mot de remerciement et d'affection...

Soudain on s'aperçut que la reine de la fête avait disparu ainsi que Lucie de Cernay, la fidèle amie de Michelle.

Cette dernière lui avait fait signe de la suivre, désirant que sa chère Lucette aidât Mme de Sauverte et Solange à lui retirer sa robe et sa parure de mariée.

Chacune d'elles pleurait, mais chacune tâchait de cacher ses larmes dans une plaisanterie ou un sourire.

Lorsque Michelle, vêtue d'un sobre et élégant costume de voyage, s'arracha à leurs caresses, les trois femmes feignirent de descendre à sa suite, mais aucune n'eut ce courage.

Sans s'être donné le mot, elles se rendirent chacune dans une chambre différente, et s'accoudèrent à une croisée pour regarder partir la jeune mariée, afin que leur émotion ne pût être remarquée des invités.

Un instant plus tard, le ronflement d'une automobile fit résonner les sonores échos des tours du château.

« Mitsounette », comme un éclair argenté, décrivait dans la cour d'honneur, un habile circuit autour des pelouses, sous la poigne experte de Raoul Daubry.

Et Michelle levait sa main gantée d'un geste gracieux qui voulait s'adresser à tous.

La voiture allongée et fine, vibrant de tous ses ressorts d'acier, enfilait l'avenue que le soleil déclinant poudrait d'or. Michelle, penchée, tournait encore la tête, et ses doigts, à travers lesquels filtrait la lumière, s'agitaient une dernière fois vers la croisée à meneaux sculptés où s'encadrait le doux visage de sa mère.

VI

Michelle raccrochait le téléphone au petit appareil portatif posé sur le bureau de son mari, dans le fumoir, lorsque Raoul Daubry entra dans la pièce.

— Quelqu'un a-t-il téléphoné ? demanda l'industriel, qui tenait à la main une liasse de correspondance.

— Oui, mon ami ; c'était Lucie de Cernay qui m'appelait.

— Que voulait-elle ? questionna distraitement Daubry, en s'asseyant à son bureau.

— Que je lui raconte notre voyage de noces : les lacs italiens, la Sicile, l'Etna, Syracuse, Venise, l'Adriatique...

— De quoi faire toute une conférence géographique, historique, artistique... Eh bien ! moi, je serais fort embarrassé pour m'en tirer ! déclara Raoul, tout en bouleversant le contenu d'un tiroir.

— Pourquoi serais-vous embarrassé, Raoul ? N'avez-vous rien retenu de tant de visions inoubliables ?

— Pas grand'chose... C'est vous surtout que je regardais... Vous n'êtes pas vous en plaindre ! ajouta-t-il avec une intonation de légère ironie.

— On peut s'intéresser à sa femme sans pour cela négliger de contempler les beautés de l'art et de la nature... Pour ma part, je puis faire à Lucette toutes les descriptions souhaitées.

(A suivre).

Pitche est victime d'un joueur maladroit